

Redigé en collaboration.

POLITIQUE ET LITTERAIRE

Le sviv vn chien qvi ronge l'os.

VOL. II—No 19

MONTREAL, SAMEDI, 3 JUIN 1922

Le Numéro 5 sous

Paye, paye, Baptiste!

La dette nationale — Le prix de la victoire — Ce qui c'est que la guerre — Puisque nous sommes une nation... — Ambition des rouges et des bleus — Le programme des progressistes — Le budget Fielding est impopulaire — Atholstan et la Phynance — Cela.

En 1914, les frais d'administration des affaires fédérales revenaient à vingt et une piastres par tête, ce qui était encore fort cher pour être si mal gouverné.

Aujourd'hui, la dette du Canada est d'environ deux mille millions de dollars. Une paille! Tout Canadien: homme, femme, enfant, doit deux cent cinquante dollars. Une paille!

On commence à s'apercevoir qu'il y a eu cette chose vilaine et inutile qui s'appelle: la guerre.

Dans cent ans, peut-être avant, lorsque nous aurons fini de payer notre victoire, on organisera une nouvelle guerre universelle au bénéfice des fondateurs d'acier, des agitateurs de l'industrie et de la coulisse internationale qui, par la presse épaisse et vénale dont ils disposent, rallumeront dans le cœur des foules des sentiments de nationalisme étroit, la haine du voisin et la glorieuse et héroïque vanité du militarisme chauvin. Eternel recommencement de la tragi-comédie de l'histoire! Eternelle romance des gros poissons qui mangent les petits!

Des hommes graves, austères, sincères, des politiciens éloquentes et dévoués nous parleront de la grandeur de la guerre, de la beauté et de la justice de la guerre. Comme si un combat de boxe entre deux propriétaires pouvait régler justement une question de mur mitoyen! La nation qui déclarera la guerre affirmera que l'autre l'y a poussée par des provocations. Ce sera donc pour ce peuple une guerre de défense — en art militaire, la meilleure façon de se défendre, c'est d'attaquer. Pour l'autre nation, ce serait aussi une guerre de défense puisqu'on lui aura déclaré la guerre. La guerre sera donc juste des deux côtés. Toutes les guerres sont justes, belles et nécessaires aux yeux de ceux qui en profitent, créent des mouvements d'opinion et alimentent la caisse électorale.

Libéraux et conservateurs sont également redevables des dépenses de guerre qu'ils ont votées ensemble et de la note formidable qu'il nous faut solder. Il nous semble qu'avant de s'ingénier à rajuster les finances, le souci d'un bon gouvernement, fût-il colonial, devrait porter sur les moyens qui pourraient prévenir de semblables dépenses. Nous savons qu'on ne peut, pour le moment, changer grand-chose; on pourrait tout de même prendre sur le sujet de la guerre une attitude bien définie, une attitude digne d'une nation, puisque, paraît-il, nous formons une nation.

Hélas! parlementaires rouges et bleus ont d'autres chats à fouetter. Les uns s'efforcent de faire avaler la grosse pilule du budget, remède

AD DELLUM

Traduction d'Horace par Charles Gill
O'Dellium! souviens-toi dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut t'offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il faudra mourir,

II
Soit que ton cœur toujours ait languie de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le Falerne vieilli.

III
En ce lieu d'ombre fraîche où la blanche ramure
Du peuplier se joint au pin majestueux,
Où le cours fugitif de ce ruisseau murmure
Dans un lit sinueux,

IV
Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant, tandis que le permet encore
Le noir fil des trois sœurs.

V
Il faudra le quitter, ton domaine splendide;
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or,
Il faudra la quitter et l'héritier avide
Jouira de ton trésor.

VI
Qu'importe que tu sois pauvre et de race infime,
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus!

VII
Nous sommes tous poussés au même précipice;
Et, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

CHRONIQUE MUSICALE

M. MICHAUD

J'ai assisté à la première partie d'un récital. J'ai vu et entendu chanter avec la même attitude... avec le même profond des musiques de Mozart, Beethoven, G. Fauré, Duparc, Schubert et Shuman durent avoir le même sort.

De leur musique il ne saurait être question. Tout à l'effet de soufflerie. C'est bien la seule chose que Michaud possède avec un tube. C'est un souffle unique duquel il peut abuser et abuser sans raison à une seule condition: c'est de ne pas aller vite et qu'on lui permette de s'arrêter où il le juge à propos, et de ne pas se passionner de ce qu'il dit, de ce qu'il représente, de ce qu'il devrait être. Dans Octavio de Mozart il fait l'effet d'un Falstaff (sans humour) voulant imiter la grâce virile du défenseur de Donna Anna. C'est grâce et sans grâce. Il prête à son Adèle la taille d'un éléphant en mettant pour la prendre des sons sans justesse (mais s'en doute-t-il?) Que sont les propres accents du génial Beethoven pour l'élu de son cœur? Beethoven... son cœur bat tout à fait mieux, plus fort, et beaucoup plus vite et ce motif lui a servi de conclusion à l'une de ses symphonies.

Dans l'invitation au voyage, de Duparc, obéissant invariablement à ses uniques ressources, il a réussi à me faire rire — oh, bien involontairement — j'en suis sûr, en déclarant, dans le crescendo de la chaude lumière réclamé par l'auteur que *quasi senza rallentato* se traduisait: *comme sans ralentir, que tout était calme, l'air et le... ma foi, il est resté si longtemps sur le... que personne n'a vu, ni entendu ni senti passer, oh, non! la... lupté... Dans le Soir de l'auré, ce fut peut-être encore plus drôle. Il a peint les masques et bergamasques des bergades Watteau de cette suave cantilène avec des proportions de gargouilles de cathédrales gothiques et donné à la figure de ses jets d'eau des hauteurs vertigineuses, comme si ils avaient été alimentés par le cours du Saint-Laurent.*

J'ai craint l'inondation, j'ai quitté la place et m'en excuse auprès du quatuor Chamberland qui j'espère applaudir. M. Michaud part pour l'Allemagne, j'espère pour son avenir qu'il sera plus sensible à la langue de ce pays qu'à la nôtre pour l'interprétation du Maître de Bayreuth.

Pourtant qu'il se méfie de la saucisse et de la choucroute, car il devra renoncer aux silhouettes adolescentes des Sigemund, Segfried, Lohengrin, Parsifal et Tristan. Son goût du colossal le marquera pour le géant Tafner.

JEAN RIDDEZ

LES OEUVRES POSTHUMES DE JULES FOURNIER...

Toute l'âme de Jules Fournier est dans ces deux livres, soigneusement édités, qu'une main pieuse vient de nous remettre. C'est d'abord le polémiste inexorable, meurtrier mais si sincère, à la phrase coupante, lumineuse comme une épée; ensuite, c'est l'homme de lettres, le critique, implacable aussi, mais dont le trait est souvent arrondi par une indulgence du meilleur aloi. Fournier était naturellement philosophe. De là, sans doute, le grand désintéressement, l'honnêteté qu'il apporta dans son exercice de journaliste et de brillant serviteur du verbe français. On oublie facilement les injustices inhérentes à sa manière de guerroyer. Ses intentions et la façon dont il sut conduire sa langue rachètent tout.

Ses plus grands ennemis furent les premiers à déplorer sa fin prématurée, car les loisirs que lui donnait sa fonction de traducteur aux Communes lui auraient permis de donner à son pays une oeuvre plus abondante. Tel qu'il est, cependant, Jules Fournier vivra chez nous. Le directeur de l'Action n'en espérait pas tant **MON ENCRIER** — c'est le titre de l'ouvrage — restera comme un monument, stèle sobre, d'un goût irréprochable, qui perpétuera dans les mémoires le souvenir d'un probe artisan de la plume, d'un grand journaliste et d'un homme bien fin.

Roger MAILLET

LE CAS DE MLE GOSSELIN

Mademoiselle Marie-Jeanne Gosselin, institutrice du rang de La Chevrotière, à Deschambault, province de Québec, vient d'encaisser la disgrâce de trois commissaires scolaires de la dite municipalité. Ce trio voudrait la révoquer. Les contribuables, heureusement, ne l'entendent pas de cette oreille, car Mlle Gosselin enseigne à La Chevrotière depuis dix ans, et depuis quatre ans, coup sur coup, elle a décroché des récompenses officielles pour ses succès dans l'enseignement. Nous avons mille raisons de croire que Mlle Marie-Jeanne Gosselin est une excellente personne et que les trois commissaires (comme d'ailleurs, on le sait bien, une grande quantité de commissaires d'écoles) sont très parfaits imbéciles, dignes d'être trempés dans un baril de goudron puis roulés dans ses plumes.

Mais cela est une autre histoire...

Il est quand même bien étonnant que Mlle Gosselin soit une si bonne personne; il est stupéfiant qu'elle soit en bonne santé morale et autre; il est même extraordinairement curieux que cette bonne, cette excellente institutrice soit toujours de ce monde, puisque, ami lecteur, et c'est là le point sensible — Mlle Marie-Jeanne Gosselin n'a pas un très gros salaire pour vivre. Elle n'a pas mille dollars de salaire, la pauvre petite demoiselle! elle n'a pas huit cent piastres comme les pachas n'ont pas plus que quelques centaines de dollars.

— Mon Dieu! direz-vous, elle a bien une piastre par jour.

— Eh! pourquoi, vous répondrai-je, aurait-elle une piastre par jour? Ne vous ai-je point dit tantôt que Mlle Marie-Jeanne Gosselin était institutrice depuis dix ans au rang de La Chevrotière, à Deschambault, province de Québec? Ne savez-vous pas qu'elle fut primée pour sa compétence, chaque année depuis quatre ans? qu'elle est aimée des contribuables?

Mlle Gosselin ne saurait gagner deux écus par jour, cela ferait du tort au fameux surplus annuel d'un million dont s'enorgueillissent nos braves politiciens du Provincial. Nous vivons sous un régime d'économie, d'amélioration, de progrès que diable! Point de gaspillage, s'il vous plaît.

Mais parce que vous faites bien patient, charmant abonné de notre cœur, nous vous avouons que Mlle Marie-Jeanne Gosselin émarge au budget pour la somme de DEUX CENT VINGT-CINQ DOLLARS (\$225.00) par année. C'est effrayant!

Demandons-nous combien elle pouvait gagner, il y a dix ans, lors qu'elle débuta dans la carrière et cherchons — si elle n'a pas déjà atteint la limite de son salaire — combien elle gagnera dans dix ans...

Et pendant que nous écrivons ce billet la fille de la concierge dont le mari est aussi concierge fâ la commission des liqueurs) joue sur SON pia-

CHEZ CONCORDIA

NOS PANDORES ONT RAISON

Nos Pandores sont exaspérés. On s'est moqué d'eux pendant trop longtemps. On les a roulés dans les broussailles de la procédure, on les a traînés en longueur, on leur a fait des promesses, des menaces, on leur a fait des cajoleries, on leur a "conté des peurs", on les a renvoyés de Calphe à Pilate et de Pilate au juge Bruneau, on leur a posé des lapins, on s'est payé leurs têtes (eh! oui, leurs têtes). On s'est foutu de leurs poires, on s'est offert leurs bouchons de carafes, on les a traités comme des enfants d'école, de sorte qu'aujourd'hui, selon la pittoresque expression du Faubour (Québec): *Le policeman est en sorcier!*

Ils n'ont pas tort d'être mécontents. Leur cause serait-elle mauvaise que la façon dont ils furent traités justifierait leur mauvais humeur. Malheureusement, pour les adversaires de nos agents, la cause des sergents de ville est excellente. Ils osent réclamer ce que l'on ne refuse pas aux derniers des mortels: le repos hebdomadaire! Si on leur refuse, il est probable qu'ils se mettront en grève. C'est regrettable, mais ils auront entièrement raison, et s'il y a des atrocités à Montréal pendant la grève, si les apaches font cent coups, il faut que le peuple sache la vérité que la plupart des grands journaux essaient, comme de coutume, de voiler ou de défigurer. La vérité, c'est que nos agents sont traités comme des esclaves et qu'ils ont le droit de se révolter. Le repos hebdomadaire est d'origine divine; au cas où nos échevins n'en conviendraient pas, rappelés-leur que les bons cochers, les bons bergers accordent le repos même à leurs animaux. Il y a de fiers animaux dans la police de Montréal, c'est peut-être la seule chose que nous ayons apprise à l'université; n'empêche que la majorité de nos agents sont, comme le veut la complainte, de braves gens, et comme tels ils ont droit au repos hebdomadaire.

Qu'ils n'hésitent pas à se mettre en grève; si les échevins les qualifient de socialistes, d'anarchistes et de bolchevistes, ils pourront répondre: *Nous ne sommes pas tout cela, mais vous aurez bien fait tout votre possible pour que nous le devenions!*

Le public sera de leur avis.

SIMPLEX.

CE QU'ON LUI A FAIT DIRE...

Un journal de Montréal, le seul quotidien estimable pour ne pas le nommer, a prêté à l'abbé Delattre la phrase que voici:

"Enfin, que de torts, d'injustices, d'irrégularités, sont causés à Jésus-Hostie, par les prêtres, les évêques, et même le pape dans l'exercice de leur saint ministère!"

Or, l'abbé Delattre n'a jamais prononcé ces paroles, parce que ces paroles sont, pour le moins, ridicules. Mais ce qu'il y a de vrai, d'authentique et d'incontestable, ce sont les torts, les injustices et les irrégularités causés aux prêtres, aux évêques, au pape et même... aux laïcs par les reporters, novellistes et chroniqueurs dans l'exercice de leur saint et malsain ministère. Combien d'entre eux pourraient, avec profit, tremper leur plume sept fois dans l'encrier avant de commencer une phrase.

Leur plume, trop chargée, ferait nécessairement des pâtés, et le temps d'étancher un pâté d'encre, c'est autant de pris sur le temps d'écrire des bêtises. Et puis vaut mieux élaborer son papier à copie que son prochain... même s'il s'agit d'un homme d'esprit et d'un grand prédicateur.

S.

IRRESPONSABILITE

Non, je ne veux pas parler de ces pauvres inconscients qui ne se rendent pas compte de la portée de leurs paroles ou de leurs actes et qui ne sont pas malheureux puisqu'on les laisse en liberté. Beati pauperes spiritu.

Je veux parler des gens instruits ou réputés tels et qui cependant restent irresponsables de leurs actes.

L'ingénieur qui a fait de faux calculs en dessinant un pont qui s'écroule sous le poids d'une innocente Ford est tenu responsable, à moins qu'il n'épuise rejeter la faute sur une maléfique de l'entrepreneur, et en cas de pertes de vie, l'un ou l'autre est même tenu criminellement responsable. Si un balcon se dérobe sous le poids du locataire inconscient qui s'aventure dessus croyant que ça peut servir, l'architecte ou le proprio peuvent être tenus responsables, si le locataire a du foin dans ses bottes. Si un ouvrier gâche un travail, vous parlez s'il est tenu responsable par la hiérarchie parasitaire, on n'a plus d'expression d'horreur effarouchée pour lui reprocher sa faute. L'avocat qui perd une cause — bonne ou mauvaise — l'industriel qui conduit mal son affaire, le commerçant qui fait faillite sans qu'elle soit frauduleuse, le boutiquier, l'épicier du coin, le mari cornu, le politicien qui dégoûte ses électeurs, peuvent être responsables et payer leur faute, leur incompétence, leur bêtise, leur folie.

Mais il est une catégorie de paroissiens qu'on paye et qu'on salue, qu'on craint et qu'on implore, et qui ne sont jamais tenus responsables de tout le mal qu'ils peuvent faire; ce sont les morticoles autrement dit les médecins.

Ils finissent par s'amener auprès du patient mal en train, le palpent pour ne rien sentir, le retournent pour ne rien voir, l'auscultent pour ne rien entendre, lui décrochent cependant une maladie qu'il aurait pu avoir, lui offrent des pilules, écrivent des hiéroglyphes à déposer chez leurs complices les pharmaciens pour obtenir les vaccins; ou les serums qu'ils vont injecter plus tard et s'en vont dignes et satisfaits.

Le patient s'empresse de mourir, car c'est ce qu'il a de mieux à faire; son médecin suit le convoi indifférent, car l'habitude est une seconde nature; et les endeuillés le saluent respectueusement.

Les chinois, dont la civilisation est plus ancienne que la nôtre, ont cru devoir ne payer leur médecin que pendant qu'ils sont en bonne santé. Si nous suivions leur exemple il ne faudrait ni fumer, ni même priser, même son prochain, ni boire, même ses larmes, ne pas manger, même ses poings, ne pas aimer, même sa prochaine, et ne pas respirer, même la santé, c'est-à-dire ne plus vivre, ce qu'il fallait démontrer. Les chinois ont donc tort. C'est

LOGIC

LE CONCERT RIDDEZ...

Nous ne pouvons — pour des raisons faciles à deviner — faire un compte rendu détaillé de l'audition des élèves de M. Jean Riddez. Ce professeur possède des sujets brillants, voire remarquables dont Prieur, Cornélius, Labelle, Lamarque, etc. Il a aussi des élèves médiocres et même mauvais. Quel professeur, d'ailleurs, eût-il jamais de classe composée entièrement de premiers ex-quo? M. Riddez mérite tout notre encouragement et nos chaleureuses félicitations. Il mérite aussi notre appui. Cet artiste sincère, aux magnifiques états de services, sera d'ici peu en butte à une véritable persécution. Nous ne parlons pas des articles de presse qui, à cause de leur parti pris manifeste et de leur anonyme venin, servent la cause de M. Jean Riddez. Ces articles nuiraient-ils à M. Riddez que nous serions les derniers à y voir de la persécution.

Non, il ne s'agit pas d'engueulades anonymes ou signés, d'éreintements fadasses plus par le fond que par la forme. Nous voulons parler d'un genre plus malpropre. On va tenter de ruiner matériellement M. Riddez. Pas moins que cela! Nous connaissons les conspirateurs et nous les désignons sans pitié au public, à mesure que leurs machinations se dessinent. En attendant, répétons que M. Riddez mérite notre appui, car partout où la libre critique est menacée, partout où l'on conspire pour malmenier physiquement un homme qui parle librement et consciencieusement, c'est le devoir des hommes de bien que de prendre parti pour celui qui l'on veut basement, salement et lâchement opprimer.

A bon entendeur, salut!

Le Matin

EST-CE UN OUBLI?

John D. (pas de Kuyper, mais le Crésus américain), autrement dit Rockefeller, vient de gratifier l'université de Dalhousie (Canada) de la jolie somme de cinquante mille dollars. Est-ce tout? Non, il a donné vingt-cinq mille dollars à l'université d'Alberta pour ne pas parler de la faculté de médecine de McGill, à qui le sympathique milliardaire octroie vingt-cinq mille dollars. Et l'université Laval? L'université de Montréal? John D. les a oubliés. Peut-être n'en a-t-il jamais entendu parler?

LE BOUILLANT LEONIDE.

En revenant de la pêche, l'hon. Alex. Taschereau qui n'a précisément pas l'habitude de "baiser le front de la vieille", comme on dit en bon canayen, s'est senti de bonne humeur. D'où les déclarations aux gazettes dont M. Perron fit les frais. Voilà ce que c'est que de se pousser pendant que le chef est en voyage de plaisir. "On a mal interprété les paroles de M. Perron", dit M. Taschereau. Pauvre M. Perron! le mieux qu'il pourra faire sera toujours mal interprété. M. Perron est trop franc, trop loyal, trop désintéressé, trop naïf, surtout naïf, pour que ses actes ne puissent jamais être mal interprétés. Ainsi M. Perron, est ministre de la voirie et directeur de la "Canada Cement". Cela pourrait être mal interprété, (il y a tant de jaloux), mais il faut vraiment peu connaître nos hommes d'Etat pour douter un seul instant que le ministre représente les intérêts du contribuable dans ce formidable trust de ciment, de ce fameux ciment, de cette fameuse asphaltite, de ce fameux béton, sans lesquels toute bonne route est impossible à construire. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. N'a-t-on pas déjà dit: deux et deux font quatre? Pourtant on a jamais pu prouver, même devant les tribunaux, que deux et deux font quatre. Comptons sur le nouveau Léonidas qui voudra mettre un terme aux piles d'écus que les exploités publics entassent à nos dépens.

UNE VIEILLE RENGAINE.

Quel prétexte à lyrisme que ces bons lieux communs: Défrichons le sol... nous les pionniers... ouvrons des pays nouveaux, etc. La province de Québec, trois fois grande comme la France, pays de quarante millions d'habitants, compte une population de deux millions et demi. Que de terre autour de nous qui n'est même pas défrichée, que de terre défrichée qui n'est pas cultivée et que de terre cultivée... mais si mal cultivée! Avant de vouloir conquérir le pôle nord, comptions par être maître chez-nous. Faisons de la culture intensive et tant-pis pour les minards, les limitards à bois et les vendards de brousse. C'est beau le défrichement, mais si nous récoltions un peu?

UN BEAU GESTE.

M. J. Binette, député progressiste de Prescott, Ontario, a réclamé l'autre jour aux communes, le timbre bilingue. Bien des habitants pourraient donner bien des leçons de patriotisme à quantité de gens appartenant à la pseudo-classe dirigeante, professionnelle bigoulaire, orateurs de carrefours pleins d'armoire pour le peuple en temps d'élection et qui, ensuite, répètent à tout bout de champ: *Que voulez-vous, le peuple est tellement bête!*

LE PEUPLE EST TELLEMENT BÊTE.

S'exclame en des termes plus choisis, certains ennemis de la démocratie qui confondent sciemment la démocratie avec le parlementarisme habillard sans contrôle et quasi-irresponsable dont nous sommes affligés. Ces excellents individus, royalistes non pas en pyjama mais, peut-on dire, en p'tit corps, soupirent après un roi. Un prince lointain, genre Georges V, ne suffit pas à leur soi d'apparat, de respect, de pompe et de domination. Il leur faudrait un M. Philippe par exemple, un paladin qui mettrait son nez partout et mettrait au-dessus de tous les chauds partisans qui auraient préparé son avènement. Vous voyez, d'ici, le beau régime! A une époque où, déjà, le parricide — s'il est pour le moins propriétaire — échappe à la potence, où les mutilateurs de documents publics sont protégés, où il est permis de percer les murs, d'assailir et de voler sur les grands chemins et d'encourir l'approbation du jury, on peut bien se demander ce qu'il adviendrait sous une monarchie. Et comme la femme de César ne peut être soupçonnée, celui qui, en état de légitime défense, casserait les vitres qui surmonteraient le nez d'un monarchiste serait traité d'entonneur: *Monsieur d'Charrette a dit à ceux d'Confians...* Quant à l'individu assez impudent pour se payer la tête des coistes, on se paierait la sienne, mais non au figuré cette fois. Et les cuisines de rire comme des petites folles.

Mais rassurons-nous, le peuple n'est pas encore assez bête pour cela.

ENCORE LA DEMOCRATIE.

L'historique refrain: *c'est la faute à Papineau*, a perdu un peu de sa valeur. Aujourd'hui, quoiqu'il advienne de mal: *c'est la faute à la démocratie*. Défions-nous de cet empirisme. Le gouvernement par le peuple devient la pire des tyrannies tant que le peuple, ignorant, abusé ou mal instruit est appelé à la souveraineté. Les masses électorales ne sont pas intelligentes comme d'aucuns semblent le croire, mais, faute d'idées générales, faute d'éducation civique et autre, elles oscillent lourdement entre deux grands partis dont les flamboyants oripeaux éblouissent encore les simples et parviennent à cacher aux yeux du peuple les réalités économiques, politiques et même morales. Grâce à cet état de choses, une quinzaine d'individus forts par la finance qui est à leur merci et par la magistrature qu'ils choisissent et par la grosse presse, (invariablement penchée vers le plus fort), grâce à cet état de choses, disons-nous, grâce surtout à l'incommensurable couraudise, au bas calcul des classes dites dirigeantes, une quinzaine d'individus s'emparent d'une province et s'enrichissent et dominent et veulent malgré tout nous faire croire à leur intégrité.

En doutez-vous de cette intégrité, qu'une fameuse loi sur la presse, digne de la plus noire Hottentotie, vous indiquera le droit chemin. Le peuple devenu passif, inerte à force d'être berné, ne croit plus en rien. Il ne croit pas même pas aux saltimbanques politiques. Si vous étiez à leur place, vous diriez: *vous en feriez autant!* Le régime a gâté jusqu'au coeur, jusqu'à l'idéal. Admirable machiavélisme! Les politiciens façonnent l'esprit public au point de ridiculiser l'honnêteté et de douter de la vertu même! Une poignée de meneurs, maintenant la masse dans une ignorance incroyable, dans la tiédeur, la médiocrité morale non, cela n'est pas de la démocratie, c'est de l'esclavage...

ET L'A. C. J. C. ?

Il y eut, il y a encore et dans un milieu assez inattendu, des gens qui se figurent que l'A. C. J. C. se recrute parmi les mous, les nananoux, les petits bourgeois repus, souffrant horriblement d'un poil dans la main (tiens! tiens!) sociologues en queue de chemise, etc. Rien n'est plus faux. Cette association gagne à être connue. Il suffisait d'assister à la fête Dollard, l'autre jour, pour se convaincre que les acégistes forment un groupe distinct, énergique et plein d'allant. Ils ont de bons orateurs. Sauf le discours d'un M. Boril ou Barry, discours long, très long, ampoulé terriblement et où l'esprit théâtral était par trop apparent, cette fête fut aussi celle de l'éloquence sobre, poignante, efficace. Pour ne parler que des laïques, l'échevin Sansregret, fut

(Suite à la 4e page)

JE . SVIS . VN . CHIEN . QVI . RONGE . L'OS.

Le Matin

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAIT TOUS LES SAMEDIS
REDIGÉ EN COLLABORATION

164, rue Saint-Denis
TEL. EST 893

Le Matin est une tribune libre pour les esprits libres.
Chaque rédacteur est responsable de ses propres articles.

DICTIONNAIRE FRANCO-BRITANNIQUE

Définitions pratiques à l'usage des deux nations alliées, par Sir C. M. P.

Je feuilletai cet ouvrage qui me parut dénué de toute valeur, et nuancé d'un humour dont la facilité s'avérait plutôt affligeante. Ces sonnettes électorales étaient indignes de retenir l'attention de penseurs tels que vous et moi! Aussi, lis-je l'opuscule d'un bout à l'autre...
Somme toute, je ne perdis pas tout à fait ma peine, car plusieurs formules familières me semblèrent assez bien venues, et cela m'insuffit à les noter et à les reproduire ci-dessous, pour votre édification; je sais que les gens de la Carrière traiteront cela de "fi-chaises", selon l'expression dédaigneuse que ces messieurs emploient pour stigmatiser tout ce qui passe leur entendement. Je leur répondrai en leur citant les propres paroles de lord Chesterfield et de Salisbury, dès que j'aurai eu le loisir de rechercher lesdites dans les ouvrages-haddock!

créances.
Boxe. — Sport national des Anglais qui consiste surtout à "encaisser".
Emprunt. — Sport national des Hellènes, qui consiste surtout à "taper".
Devises. — Maximes nobles sur lesquelles les boursiers trafiquent.
Constantin. — Directeur du "Faux-Règne Office" ou "La Couronne de Carton".
Abernon. — (Mias.) pour les Allemands! "Non!" pour les Français. Il y a aussi: "Ah! Bernons!"
Or. — Un étalon qu'on a rendu stérile.
Traditions. — Phrases ajoutées par les comédiens et les diplomates, afin de défigurer les textes.
Concession. — Sépulture des intérêts français.
Moratoire. — Caveau provisoire des susdits intérêts.
Fayçal. — Le sous-chef de l'Arabie perpétrée par Lloyd George.
Note (diplomatique). — Un bruit discordant qui rompt l'harmonie des peuples.
Occupation. — C'en est une pour les soldats en temps de paix.
Turc. — Un homme malade qui enterrera tous ses médecins.
Tommy. — Nom d'affection que l'on donnait aux Anglais, avant le change!
Je vous livre ces notes; elles manquent évidemment de sérieux qu'il convient d'observer lorsque l'on aborde les grands problèmes de la politique mondiale!

PIERRE VEBER.

Le MERCURE de FRANCE

Tony Roche, La Paix et la Guerre dans l'Œuvre d'Erckmann - Chatrian; Alexandre Kouprine, Les Bés d'Automne (Henri Mongault, trad.); Henri Hertz, Vers un Monde voyage, nouvelle; Maurice Mardelle, Le Compagnon de la Cathédrale, poésie; Benjamin Vallotton, L'École française en Alsace; S. Etienne, Un Hameau alsacien au XVIIIe siècle; le Berceau de Chatrian; Henry Vuibert, Le Dépôt légal et la Bibliothèque Nationale; Paul Souchoy, Le Meneur de Chèvres, roman (II).
Revue de la quinzaine. — Emile Magne; Littérature; Rachilde; Les Romains; Henri Béraud; Intérieur; Théâtre; Henri Mazel; Science Sociale; Louis Carol; Science financière; Jean Nario; Questions militaires et maritimes; Roubert Abby; Hagiographie et Mystique; Charles-Henry Hirsch; Les Revues; R. de Bury; Les Journaux; Gustave Kahn; Art; Charles Merki; Archéologie; Yvon Evroun-Norvès; Régionalisme; Gerolamo Lazzari; Lettres italiennes; J. L. Walch; Lettres néerlandaises; Diver; Bibliographie politique; Ouvrages sur la Guerre de 1914; A l'Etranger; Chine, Russie; Mercure; Publications récentes; Echos.

L'HORLOGE

Les Chinois voient l'heure dans l'oeil des chats.
Un jour, un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.
Le gamin du céleste-empire hésita d'abord; puis se ravisant, il répondit: "Je vais vous le dire". Peu d'instant après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter: "Il n'est pas encore tout à fait midi." Ce qui était vrai.
Pour moi si-je me penche vers la belle Féline, la si bien nommé, qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit que ce soit la nuit que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque au fond de ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours

la même, une heure vaste, solennelle, grande comme l'espace, sans divisions de minutes ni de secondes. — une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un coup d'oeil.
Et si quelque importun venait me demander pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant, quelque Démon du contre-temps venait me dire: "Que regardes-tu là avec tant de soin? Que cherches-tu dans les yeux de cet être? Y vois-tu l'heure, mortel prodige et fainéant? je répondrais sans hésiter: "Oui, je vois l'heure; il est l'éternité!"
Charles Beaudelaire

La Situation Financière L'OPTIMISME RENAIT

Depuis quelque temps l'on constate qu'un sentiment d'optimisme très prononcé se manifeste dans les milieux industriels, financiers et commerciaux des Etats-Unis et du Canada.
Une maison financière de Montréal commentant la situation dit: "Depuis quelques semaines le travail reprend dans les mines de cuivre, l'augmentation du nombre des mineurs, qui descendent dans les puits est constante. On prévoit que d'ici quelques mois la production sera de 900 tonnes par jour, c'est-à-dire qu'elle atteindra presque le chiffre de leur production normale. La National City Bank signale une reprise accentuée des affaires, laquelle lui apparaît provoquée par la hausse des produits de la ferme. Les cultivateurs ayant plus d'argent en poche, achète davantage. Le tirage des quotidiens dépasse celui qu'il atteignait aux jours héroïques de la guerre. Etant donné l'épuisement rapide de leurs stocks de papier, c'est la perspective d'une prochaine reprise d'activité dans les fabriques. Si à ces symptômes de renaissance économique on ajoute ceux que l'on connaît déjà: augmentation de la production des aciéries, augmentation du nombre des wagons en circulation, on s'explique qu'un sentiment de confiance renaissse dans tous les domaines de l'activité économique."

LIVRES ET REVUES

Mon Ami, par Pierre Villard, lauréat du Grand Prix du Roman, à l'Académie Française. — Une oeuvre simple en sa donnée, mêlée d'émotion pénétrante et de fine ironie, une de ces oeuvres qui charment, conquièrent, retiennent et font penser même après qu'on les a terminées. Dès l'abord, on y sent la marque d'un maître. C'en est un, en effet, qui a écrit Mon Ami: Pierre Villard, à qui l'Académie Française décerna en 1921 le Grand Prix du roman. Coutumier des succès, Pierre Villard en connaît un de plus grâce à ce délicieux Mon Ami, qui joint, à tant d'autres mérites, celui de pouvoir être mis entre toutes les mains.
La Lande, par Henry Bister. — Plein de vie dès la première page, c'est un roman qui conduit le lecteur à travers les déroulements d'un action rapide et émouvante. Rien de poignant comme le récit des combats d'Anic Beaumont contre les pièges d'un homme d'affaires plus que retors, et combien est attachante l'étude des scrupules sentimentaux qu'éprouve le tuteur et cousin de la jeune fille. Un dénouement imprévu clôt cette oeuvre charmante, digne du grand succès qui l'attend.
Berlureau vient d'entrer en convalescence après une grave maladie.
— Comment, dit-il à son docteur, ai-je pu rester ainsi plusieurs semaines sans manger?
— C'est que la fièvre nourrit — Ah!
Puis après un moment de réflexion:
— Ne serait-il pas possible de la donner à ma cuisinière et à ma femme de chambre, qui ont un appétit d'enfer?

Pour s'être laissé aller, le jour des Rois, à quelque excès gastronomiques, Berlureau a dû voir son médecin.
— Docteur, j'ai là des brûlures intolérables, dit-il en se frappant la creux de l'estomac.
— Ah! ah! c'est l'épigastre.
— Pardon, docteur, je crois plutôt que c'est l'Épl...phanie!

Berlureau, qui s'est découragé de grandes dispositions pour l'art dramatique, est en train d'écrire un grand mélodrame.
— Je suis arrêté au cinquième acte, confie-t-il à un ami, je ne sais pas comment faire mourir mon héros.
— C'est bien simple; lis-lui les quatre premiers actes!

OLD CHUM

Le tabac à fumer le plus populaire au Canada

Le Tabac de qualité



en boîtes métalliques et en paquets

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT...

LA BELL TELEPHONE

M. le directeur,

Lors de l'assemblée annuelle, les actionnaires de la Bell Telephone Co. ont autorisé l'augmentation du capital de \$30,000,000 à \$50,000,000.
Aussi la compagnie va-t-elle placer prochainement une émission de fonds dont le montant servira à faire immédiatement les agrandissements et les installations nouvelles nécessitées par les demandes de nombreux clients qui attendent depuis longtemps d'avoir le service du téléphone.
L'on prétend même que cette émission permettra de réduire le coût du service, ce qui paraît fort peu probable de la part d'une compagnie qui a fait de nombreuses démarches auprès de la commission des chemins de fer pour obtenir l'autorisation d'élever ses taux d'abonnement.
Si la compagnie s'est décidée enfin à émettre du nouveau capital, c'est parce que la Commission des chemins de fer vient de rejeter sa requête pour l'augmentation de ses taux. Les motifs sur lesquels la majorité des commissaires s'est basée pour refuser cette augmentation sont les suivants: 1o Que l'estimé de la compagnie pour un montant de \$1,357,000 pour faire face à ses besoins additionnels est erroné et excessif; 2o qu'il ne semble pas que la compagnie ait fait des démarches considérables et suffisantes dans le but d'obtenir les fonds requis pour financer ses entreprises; 3o Enfin qu'aucune raison n'a été donnée pour justifier la conclusion que la commission devait augmenter les taux payés par les abonnés actuels pour permettre à la compagnie d'obtenir l'argent nécessaire à satisfaire aux 16,000 demandes de téléphones.
C'est pour ces motifs que la requête de la compagnie a été rejetée. Aujourd'hui elle s'est résolue à recourir au seul moyen qui était logique dans les circonstances, c'est-à-dire faire appel à du nouveau capital. C'est ainsi qu'agissent toutes les compagnies dont la situation financière est solide, lorsqu'elles veulent entreprendre des travaux d'expansion qui sont assurés d'un rendement certain.
La solidité financière de la Bell Telephone Co. ne fait de doute pour personne. D'après le dernier rapport qui vient d'être publié, son actif a passé de \$65,919,579 à \$68,784,642. Son compte de surplus et de réserves est de \$22,301,399, contre \$21,614,999 il y a une année. Comme la plupart des compagnies d'utilité publique, elle a vu pendant les douze derniers mois augmenter considérablement le chiffre de ses recettes nettes. Celles-ci ont passé de \$881,552 à \$2,276,420. Les actions de la compagnie

sont cotées à la Bourse au-dessus du pair et elles rapportent un dividende de 8 pour cent.
La compagnie n'avait donc aucune raison d'augmenter ses taux en ce moment et la commission des chemins de fer n'a fait que son devoir en rejetant sa requête. Elle a ainsi protégé le public contre la rapacité d'une compagnie qui, jouissant d'un véritable monopole, voulait lui mettre le couteau sur la gorge et exiger pour son service de ce genre de prendre vis-à-vis de ses clients une attitude de complète indépendance et de refuser de faire droit même à leurs demandes ou à leurs réclamations les plus légitimes.
C'est ainsi, par exemple, qu'un client qui voudrait avoir le nombre des communications téléphoniques longue distance pour lesquelles la compagnie lui présente un compte se le verra refuser. Se taire et payer, voilà ce que la compagnie exige de ses clients. Elle se comporte envers eux en véritable autocrate et il serait bientôt temps que l'on mette fin à des méthodes pareilles.
Les compagnies d'utilité publique ont été établies pour répondre aux besoins du public et non pas dans le but de le pressurer ou de la faire marcher, comme on dit, à la baguette. Nous voudrions donc que les clients soient mieux protégés contre l'arrogance de ces compagnies qui exercent un véritable monopole et en faisant cette demande nous ne sommes que l'écho de l'opinion publique en général rivoltée depuis longtemps contre des procédés aussi autocratiques.
L. B. de C.
Montréal, mai 1922.

Montréal, 25 mai 1922.
Monsieur le Rédacteur,
Les journaux, petits et grands, nous annoncent la bonne nouvelle que l'hon. M. Simard s'est entendu avec des marchands sérieux de France, pour fournir à notre pays des vins excellents, tant au goût qu'aux qualités hygiéniques de tout premier ordre, et cela à des prix raisonnables. Tant mieux, et l'on ne peut que féliciter ce monsieur d'avoir fait cesser aussi, paraît-il, l'importation en notre pays de certains breuvages empoisonnés, "de la saleté", d'après ses propres expressions. La sollicitude de M. Simard maintenant devrait s'étendre à ce qui se manufacture ici, car tous les poisons "en bouteille" ne viennent pas tous d'Europe! Je veux parler de certaines bières bien manufacturées dans nos murs et qui contiennent une grande quantité de formolène et de colophane (arcanon), ce qui a un effet terrible sur le cœur, le foie et le rein. La bière étant en grande demande, on en prend guère le temps, en certains milieux, de la laisser "mûrir" et on se sert de ces

ingrédients nocifs pour la faire mousser et lui donner de la couleur. Que M. Simard ou autres autorités fassent analyser ces bières — car il n'y en a pas qu'une sorte, mais un grand nombre malheureusement — et ils verront ce que j'ai vu moi-même, c'est-à-dire que la population est empoisonnée par ces bières distillées à la course et contenant de violents poisons.
Merci, M. le rédacteur, de votre obligeante hospitalité, qui m'aidera, j'espère, à ouvrir les yeux à qui de droit, pour le plus grand bienfait de la population.
UN MEDECIN.
(suite à la page 3)

AVOCATS
Gonzalve Desaulniers
Avocat
92 (est) rue Notre-Dame
Tel: Main 2656
MITCHELL, CASGRAIN & Co
107, rue St-Jacques.
PERRON & CIE
11, Place d'Armes.
ELLIOTT & DAVID
118, rue St-Jacques, ouest.
BEAUBIEN & LAMARCHE
Rue Notre-Dame, 69, ouest.
Telephone Est 2205
JACOBS, HALL & Co
Rue Craig, 22, ouest.
PETER BERCOVITCH
Rue St-Jacques, 288.
DESSAULLES, GARNEAU & Co
Rue Notre-Dame, 52, ouest.
ROLAND MAILLET
Edifice LA SAUVEGARDE
Main 2656
BROWN & CIE
Rue St-Jacques, 144.
FONTAINE & DESJARLAIS
AVOCATS
51 St-Jacques. Tél. Main 977
ALBAN GERMAIN, C.R.
92 NOTRE-DAME EST
Tél. Main 901.
HENRY WEINFELD
120, St-Jacques — Main 2196.
DENTISTES
Docteur Edouard Latour
Chirurgien-dentiste
389 RUE ST-DENIS
Tél. Est 238
2 ST-DENIS
Vis-à-vis le carré Viger
Dr. Martial Durand
Chirurgien-dentiste
Tél. Est 1695 MONTREAL
F. X. LENOIR
MARCHAND-TAILLEUR
161 Rue St-Denis
MONTREAL

En vente dans toutes les pharmacies et librairies

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

Vente en Gros: ROUGIER FRERES, Montréal

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez
Dupuis Freres
LE MAGASIN DU PEUPLE
447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

EPARGNEZ AVANT DE DEPENSER
Que votre livret de banque soit votre première occupation.
Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir.
Un département d'épargne dans toutes les succursales de
LA BANQUE ROYALE DU CANADA
PLUS DE \$40,000,000 EN DEPOTS

46 NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL
L. Ad. MORISSETTE
Dessinateur, Graveur, Imprimeur
EDITEUR d'ouvrages de luxe pour le Clergé et les Institutions religieuses, ILLUSTRATEUR pour le Commerce et la Publicité

Vous disques et Graphophone des principaux dépositaires de **COLUMBIA**
Comptant ou à termes faciles
Canadian Gramophone & Piano Co., 248 St. Catherine E.
A. A. GAGNIER, Gérant. Tél. E. 3539

LES BELLES FOURRURES DU PRINTEMPS
Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taups jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.
EMMAGASINAGE DES FOURRURES
La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle.
CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée
130, RUE SAINT-DENIS

H. E. Bourassa Ltée
INGENIEUR MECANICIEN
Réparations générales d'automobiles.
SPECIALITE: Pièces de rechange, roues d'engrenage et rétrofitation des cylindres.
res (Cylindres Reground).
TEL. LAS. 3345. 1485 NOTRE-DAME EST. — J.D.O.

DOCTEURS
Téléphone Est 7580 pour consultation.
Dr. J. M. E. Prévost
Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York.
Spécialité des maladies aiguës et chroniques de l'estomac, des reins, de la vessie et des Organes Génitaux de l'homme et de la femme, aussi Maladies Vénériennes et complications.
460 Rue St-Denis, MONTREAL.
Tel. Est 6958

Dr. Albéric Marin
Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Angleterre.
Traitement des maladies de la peau, voles urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9.
295 RUE SAINT-DENIS.
Tél. Main 2287 Rés. Rockland 349
J. E. C. DAoust
ARCHITECTE
Diplôme de l'A. A. P. Q.
successeur de GAUTHIER & DAoust
180, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL
Tél. Bell Est 5487
WILLIAM HAYNES
Armurier et Mécanicien
Marchand d'Articles de Sport
Spécialités:
Chargement sur commande de cartouches de cal. 4 à 44.
La célèbre poudre anglaise sans fumée.
287 AVE HOTEL DE VILLE
MONTREAL.

Bureau tél. est 9342
Garage Savard
Réparage, storage, lavage
OUVERT JOUR ET NUIT
CHAR DE SERVICE
47 à 55 St-Timothée, Montréal
(près Craig).
Cour Supérieure, Province de Québec, district de Montréal, No 4283. Dame Célia Magid, des cité et district de Montréal, épouse en communauté de biens de Hyman Krestchman, marchand, du même lieu, demanderesse, vs Hyman Krestchman, du même lieu, défendeur. La demanderesse a pris une action en séparation de biens contre le défendeur.
Montréal, 28 avril 1922.
SHULMAN & SHULMAN, Avocats de la demanderesse.
Cour Supérieure, province de Québec, district de Montréal, No 3642. Salluste Lavery et Maurice Demers, membres d'unement en règle du Barreau de la province de Québec, faisant affaires tous deux à Montréal, district de Montréal, sous le nom et la raison sociale de "Lavery & Demers", tous deux des cité et district de Montréal, demandeurs, vs James William Walker, des cité et district de Montréal, défendeur.
Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 17 mars 1922. T. Dépatie, député-protonotaire.
Le journal le "Matin" est publié par la compagnie de publication le "Matin, Limited", ayant ses ateliers au No 71a, Saint-Jacques, et son bureau d'administration au No 162, rue Saint-Denis.

NE REMETTEZ PAS A DEMAIN CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE AUJOURD'HUI.

Aidez une oeuvre de critique indépendante.
Encouragez un journal de débats politiques et littéraires.
Abonnez-vous à une feuille jeune, vivante et combative.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AU MATIN

Vous trouvez ci-inclus \$..... pour
mois d'abonnement.

Signé.....
Adresse.....

Prix d'abonnement:

Veillez adresser un exemplaire de votre journal aux personnes suivantes qui me paraissent susceptibles de s'abonner.

Nom
Adresse
Nom
Adresse
Nom
Adresse
Nom
Adresse

Le Vieux

C'est un grand vieux au dos voûté
— Figure osseuse et gros nez crochu —
Qui cherche, d'un air embêté,
Quelque chose au fond de ses poches.

Son oeil s'illumine; il s'assoit.
Il a retrouvé sa torquette
Et la coupe en tremblant des doigts.
Sa face redevient muette.

Il a plus de quatre-vingts ans,
"Trente-sept" il se le rappelle.
Que de précieux documents
On tirerait de sa cervelle!

De sa main droite le vieillard
Roule le tabac dans sa paume.
— "Contez-nous donc, père Sicard,
Vos aventures de jeune homme."

Lentement il lève le front,
Et lorsque sa pipe est chargée,
D'une voix traînante il répond:
"Les affaires sont bien changées!"

Dans un fauteuil il s'est calé
Et son regard figé retombe.
Déjà son secret est scellé
Aussi bien que dans une tombe.

ALPHONSE BEAUREGARD.

(Les Alternances.)

Rebus

Le dieu plonge et disparaît dans la mer. Il dort au fond
des eaux qui lui servent de berceau liquide. Son lincoeil, ce
sont les vagues qui l'enveloppent, le roulent, le caressent. Il
semble mort.

Sa mémoire lui compose un asile fleuri d'émotions et de
larmes. Il est tout baigné d'effluves, de parfums. Ces dé-
sirs l'arrachent à son néant, le ressuscitent. Et l'on dirait que
sa tête plane au bord de la nuit, il sanglote comme l'enfant
touché de la première blessure.

Sur son lit de roseaux, il a l'air d'un dieu paré pour quelque
divin supplice. Mais il cache son front outragé à la lumière.
Il se refuse aux cris qui le veulent atteindre, à la bouche
exaspérée qui se tend pour la morsure.

Le dieu a dormi longtemps sur le lit de varechs humides;
les algues on tissé son corps rebelle d'un vêtement qui fris-
sonne. Il s'ennuie de cette mort volontaire, et de ces eaux, et
de ces conques, et de ce sable qui, bouchant son oreille, l'em-
pêche d'entendre le puissant cri de l'amour.

Le héros secoue son sommeil, et tout mouillé de la pluie
cristalline des séjours divins, il se hausse à la vie et tend les
bras vers les fruits qui pendent de l'arbre du bien et du mal.
Mais il trébuche sur le sol qui s'offre à son pas.

L'abîme était sa patrie: la connaissance éblouit ses yeux,
il vacille, balbutie et s'éroule sur ses genoux.
Il est effroyablement pâle d'avoir été le prisonnier de la
mer et de l'infini.

II

Les roseaux s'inclinent sous une brise parfumée; le corps
étendu sur la rive laisse bruir sous sa peau orange la chan-
son endormante de la terre. Le rire court sur la bouche de
l'homme à demi éveillé. Les cheveux soulevés permettent de
contempler un front pâle où s'épand la lumière du plaisir con-
quis. Une main errante pince le genou en repos qui, tout à
l'heure, se dressait dans la bataille. Les roseaux gardent et
protègent le bel animal que gâta le sommeil féérique. Un ri-
deau d'ombre fragile ondoie sur les membres engourdis de
félicité. Ramages, girandoles qui sont de soleil, de violet et
de vert.

Toutes les caresses se sont posées, toutes les caresses sont
venues, les unes après les autres, déposer leurs baisers.
Ce corps, moite de délices, ne se tient plus de soupirs et de
joie. Il a l'air, tant il est mou et trempé, de descendre lente-
ment dans le refuge inouï et fatal de la terre.

Les roseaux s'inclinent toujours: ils bercent amoureux-
ment le réveil de ce vainqueur enivré.

III

De quoi mon intelligence qui s'ennuie se pourrait-elle
nourrir? Je refuse mon adhésion à la découverte des théorèmes
classiques; j'abolis en moi le souvenir des logarithmes
que je n'ai jamais su; je veux ignorer la géométrie et l'algèbre,
mes deux vieilles ennemies; la lumière connue du soleil m'of-
fusque, et la nuit, qu'elle garde pour le rêveur d'hier ses étoiles
et sa lune! Je ne suis pas né pour être une chose éternellement
souriante vers des lacs romantiques, des vierges au balcon
qui se pâment dans la brise. Et j'ai dégringolé Roméo de son
échelle de soie; et j'ai tué le faune dressé sur des protes tou-
jours possible.

Omphale, tu ne me verras pas, étendu à tes pieds, nou-
veau petit Hercule que fatigue sa force et qui s'esquinte à vou-
loir être tendre. Pour tes beaux yeux pervers, chargés d'étin-
celles, magnifique Hélène, je n'introduirai pas, grâce à des
ruses savantes, un autre cheval de bois dans une Troie incen-
diée qui regarde avec désespoir rouler ses murailles et sa
reine devenir le butin de nos dieux vainqueurs.

J'ai dit à mes sens de se taire, à mon esprit d'ignorer le
connu. Je me veux amuser avec un rien qui sera un symbole,
mais un diable de symbole.

De quoi puis-je tirer la substance idéale? la structure éva-
nesciente? Quel limon va se changer en ailes, en bruissements,
en chansons?

Dieu! qu'est-ce que je ffile? Mes doigts se glacent et sont
comme mordus par une légère caresse.
Ne craignez que je défaille! Car je ris. Et mon émotion
ne sera que dépensée. Tous les dieux me protègent, veillent
sur mon ombre. J'ai la grâce de l'esprit. En vérité, je do-

mine la matière! Mes sens, comme vous vous laissez! Mon
âme, tu ne pousses pas le plus léger des cris et ma robe, ar-
dente au combat, se tient ferme, hiératique, tel un pilier de
bronze!

... Je saisis cet objet, je le palpe, — c'est idéal! J' le
tourne sous lumière; j'examine avec soin — celui de l'esprit
— les aspects, les nuances, le vif éclat, l'harmonie qui com-
posent sa perfection. Je le hausse au-dessus de ma tête, je le
retourne, le l'approche de mon oreille, de mes yeux et de mon
nez.

Je souffle sur la poussière, je le presse et je l'embrasse.
Puis soudain, je m'arrête, je réfléchis, je rêve, car un
miracle se dévoile à mes yeux: Je tiens la mer dans mes mains!
MARCEL DUGAS.

(Confins.)

LES VEULES

Nous vivons dans une époque de lâcheté morale qui nous
promet une série de tristes générations si on ne réagit pas au
plus vite contre le manque d'énergie qui a atteint presque tou-
tes les classes de la société.

Personne n'a le courage d'exprimer publiquement son
opinion. On se cache, on s'enferme en petits comités pour ex-
poser tout bas ce que l'on pense et chacun a bien soin de dire:
"C'est entre nous, n'est-ce pas, ne répétez à personne ce que
je vous ai raconté. Si l'on savait ce que je vous dis-là, cela me
ferait du tort!"

Quelqu'un vous signale-t-il un abus criant qu'il est bon de
faire connaître au public, vite il ajoute: "Ne me nommez pas,
je ne tiens pas, pour plusieurs raisons, à ce que l'on sache mon
nom!"

Une victime de ces organisations qui volent le peuple et
s'engraissent de la bêtise humaine vient-elle se plaindre d'une
petite infamie, elle a bien soin de dire: "Ne pourriez-vous pas
raconter cela sans me désigner par mon vrai nom. J'ai une
grosse famille et cela me ferait des ennemis!"

Les hommes politiques eux-mêmes, qui devraient diriger
l'opinion publique et non la suivre ou la flatter, se croient tenus
de déguiser leur pensée. Ils se livrent à un petit jeu de
combinaisons pour cacher à leurs collègues, à leurs concurrents
et au peuple, leurs opinions sur les sujets qui intéressent
le plus leurs concitoyens. Ils veulent bien faire passer quel-
ques notes plus ou moins perfides dans les journaux, mais ils
se gardent de mettre leur signature au bas des articles. Ils
sont veules et craignent pour leur place de député, de sénateur,
de ministre, quand ils ne redoutent pas de perdre leur clien-
tèle de médecin, d'avocat, d'ingénieur, etc.

C'est surtout dans la classe des professions libérales
qu'on redoute de se mettre en avant, d'exprimer ses idées,
d'affirmer ses principes. Un avocat distingué, un juriscen-
sulte remarquable dont on ne pourra pas se dispenser de pren-
dre les conseils et de suivre les avis; un financier dont on a
besoin de l'argent; un médecin, un chirurgien dont le savoir et
l'habileté manuelle leur assurent une clientèle nombreuse,
quelles que soient leurs opinions politiques ou morales, n'osent
pas s'exprimer librement. Ils se cachent pour parler ou
mieux ils se taisent par peur d'un danger qui les menace.

Il semble que dans ce pays de liberté il n'y ait plus d'hom-
mes libres. On dirait que notre nation est gouvernée par un
tyran, dont on attend les faveurs ou dont la cruauté nous
épouvante. Les veules sont en majorité et font école tous les
jours.

Le père apprend au fils à se ranger toujours du côté des
puissants et des riches qui distribuent les bonnes places. Il
lui montre le danger qu'il y a à se mettre du côté des faibles
et des opprimés. On recherche le bien-être de la vie maté-
rielle et l'on enseigne à l'enfant à faire taire les cris de sa
conscience.



Un service complet de banque

Les petits commerçants et les grandes com-
pagnies industrielles — les ouvriers avec
leur modeste compte d'épargne et les fer-
miers avec leurs affaires de banque —
trouvent dans la Bank of Montreal, avec une
attention courtoise, le service de banque
dont ils ont besoin.

Cette banque offre également ses services à
toutes les classes de la population.

BANK OF MONTREAL
ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS
1755 — 25 succursales à Montréal et dans les environs.
TOTAL DE L'ACTIF PLUS DE \$500,000,000

Notre jeunesse rêve de s'assurer de bonnes places bien
lucratives; elle excelle dans l'art de flatter les hommes du
jour, de dissimuler ses opinions et de jouer la comédie qui doit
la conduire avant l'âge dans les bonnes sinécures et les gras
fromages.

C'est encore dans la classe ouvrière qu'on trouve le plus
d'indépendance de caractère. Un artisan qui est expert dans
son métier, sait qu'on aura toujours besoin de ses services,
que son adresse et son habileté seront recherchées de ses pa-
trons, quand bien même il aurait des idées avancées et des
opinions qui ne sont pas toutes coulées dans le même moule.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les hommes politiques
flattent les classes laborieuses qu'ils sentent fortes par le nom-
bre, courageuses et indépendantes parce qu'elles pensent tout
haut et raisonnent sans crainte de l'otroastrisme qui épouvante
les hommes de professions libérales.

Il est temps qu'un homme sursisse parmi ces veules pour
sonner la trompette de réveil, si nous ne voulons pas voir notre
nation s'engourdir dans une somnolence de jouisseurs et tom-
ber au rang des peuples asiatiques, fouaillés depuis des siècles
par une succession de satrapes ou de gouvernements tyran-
niques.

PAUL BERGERON.

Nos lecteurs nous écri-vent...

(suite de la page 2)

LA FÊTE DE LA REINE VICTORIA ET LA FÊTE DES MÈRES

M. le rédacteur,

Nous venons de célébrer la
fête de la reine Victoria,
décédée depuis 21 ans. Nous
savons que les coutumes ont
la vie du... surtout en Anglete-

re, mais pourquoi le Canada
démocratique continue-t-il les
mêmes errements? Que l'on
fête l'anniversaire du Roi, je le
veux bien, car derrière la per-
sonne du Roi, il y a la nation
entière qu'il représente.

Edouard VII, le roi le plus
perspicace que l'Angleterre ait
jamais eu, a préféré qu'on
l'oublie et qu'on fût sa mè-
re. Mais nous fêtons aussi le
roi actuel, Georges V. Alors
nous fêtons deux fois la même
chose, croit-on. Non. La fête de
la reine Victoria est la

fête de l'impérialisme anglais
dans tout ce qu'il a de plus al-
lemand. Personnellement, la
reine Victoria ne fut rien d'ex-
traordinaire. Son intelligence
était moyenne, mais sa volonté
de domination était immense et
sa croyance en soi-même n'a
jamais eu d'égale que celle que
nous trouvons encore aujour-
d'hui chez les Anglais de la
basse classe. Son règne a été
long; elle a eu des ministres de
grande valeur et de beaux co-
chers. Elle n'a jamais été an-
glaise, sinon elle eût soutenu la
France en 1870 au lieu de per-
mettre à l'Allemagne de l'égal-
ler en puissance pour tenter de
la mieux égorger plus tard.

En revanche, on oublie la
fête des Mères, qui devrait être
la plus belle de toutes les fêtes.
Pour les mères qui se sont de
tous temps sacrifiées, aucune
manifestation, aucun discours,
aucun chômage. Pour les mères
qui représentent tout ce qu'il y
a de beau, de bon, de délicat, tout
ce qu'il y a de dévouement,
d'abnégation même dans l'ha-
bitude depuis toujours, rien,
rien, rien! On préfère fêter la
puissance, les glaives et les
dollars! Nous sommes des brutes!

Henri LECOMTE, St-Jérôme, 31 mai 1922.

Messieurs,

Passant rue Logan, diman-
che, vers 5 heures et demie de
l'après-midi, j'ai remarqué
que les deux fanas du maire
Martin étaient encore allumés.
Il faisait un temps magnifique.
Le soleil brillait dans toute sa
radieuse splendeur, bref, on se
souvenait que la journée fut ma-
gnifique. Pourquoi ce gaspillage
d'électricité? Le peuple
est tanné (sic) d'avoir des gens
qui se mouchent toujours plus
haut que le nez (1). Parlez-en
donc dans votre bon journal.

Votre reconnaissant, Un ouvrier de la rue Papineau.

(1) Traduction que nous sommes permis d'une expres- sion trop cavalière.



Le Merveilleux succès de "L'EXPORT Ale"

Est sans rivale! Faite pour l'exportation. D'un stimulant d'une saveur et d'un goût qui ont conquis le public. Essayez-la! Elle en vaut la peine!

Frontenac Export Ale
INDIA PALE

A PROPOS DU LATIN L'OFFENSIVE CONTRE LES HUMANITES

Donc, le Conseil supérieur de l'instruction
publique s'est prononcé en majorité — ainsi qu'il
était facile, hélas! de le prévoir — en faveur de
l'équivalence du baccalauréat classique (nous
l'appelons ainsi pour abrégé), où le latin est ex-
igé, et du baccalauréat moderne, sans latin.

Ce qui revient à condamner les études classi-
ques (nous prions encore que l'on veuille bien ne
pas nous faire une querelle, touchant la signifi-
cation précise de cet adjectif, qui sert ici de simple
étiquette), puisque les parents des élèves se-
ront fatalement séduits par l'incroyable prestige
du mot "moderne", en lequel se cachent des grâce
miraculeuses. On a cru à la baguette des fées, à
l'eau de Jouvence, au pays d'Eldorado, à la bon-
té de l'homme sauvage, aux Etats généraux de 89,
au "Droit au travail" de Renan, au progrès et à
Mme de Thèbes, mais jamais autant que l'on croit
aujourd'hui à la vertu magique de ce qualificatif
enchanteur, "moderne". Du jour qu'un examen
portant un titre si attrayant aura officiellement
une valeur dont les impertinents seront seuls à
rire, de ce jour sans éclat datera forcément le
crânement du baccalauréat classique: tant les

pères diront aux fils en hochant la tête que "la
vie n'est pas un roman", et qu'il s'agit maintenant
"d'être sérieux!" Car le latin, comme on sait,
conduit à la frivolité, à l'oisiveté, dans les bou-
doirs et au tripot.

Que feront maintenant la Chambre et le Sé-
nat, puisqu'en définitive le Conseil supérieur de
l'instruction publique n'a qu'une voix consulta-
tive?... Parbleu, nos deux assemblées n'ont qu'à
se bien conduire. Un "coup de force", dit M. Fer-
nand Brunot, "mettrait debout" toute l'Universi-
té, "qui aime ses chefs et tient à ses droits". La
pensée de "l'Université debout" fait frémir, et
voilà qui est parler. La Chambre et le Sénat sa-
vent ce qu'ils ont à faire. Tenez la réforme de
l'enseignement secondaire pour votée.

Il faut d'ailleurs avouer que les partisans de
l'équivalence des baccalauréats présentent deux
arguments qui, théoriquement, pourraient sem-
bler excellents.

L'important, remarquent-ils non sans raison,
est la formation d'un esprit, et non l'acquisition
de telles ou telles nomenclatures, l'ingestion et
même l'indigestion de tels ou tels manuels. Or,
comment ne serait-il pas possible de donner à un
cerveau la force et la souplesse par une culture
exclusivement française? Notre littérature natio-
nale n'est-elle pas assez riche?

Mais si... Toutefois, il y a plus de suc,
peut-être, dans les idées exprimées en une autre
langue, dont les mots n'ont été ni usés, ni affadés
par l'usage courant; et la dignité comme la grâce
de la culture gréco-latine, dont furent plus ou
moins imprégnés tous ceux qui ont fait la France
jusqu'à ce jour, diffèrent par des nuances sensi-

bles du charme et de la noblesse qui émanent de
nos seuls écrivains. Constatons que la culture
gréco-latine apporte de bons fruits. Quels seront
ceux d'une culture plus récente et plus abrégée?
On ne sait encore, notre expérience étant trop
courte sur ce point. Il est du moins naturel qu'on
se méfie.

Et puis, l'éducation de l'esprit n'est pas tout.
Il y a celle du cœur, qui n'est pas moins utile, cer-
tes! Il est un respect machinal que l'on finit par
inculquer aux élèves pour une beauté très haute,
très pure, traditionnelle, et d'un accès un peu
difficile. Dans le souvenir des collègues qui fu-
rent les moins zélés, un certain respect barbare
envers l'intelligence et la beauté classiques per-
siste encore assez longtemps après la fin de ce
qu'on appelle leurs études.

La culture spirituelle du pays exigerait au
moins qu'une majorité de nos jeunes gens, dans
l'enseignement secondaire, ne tint pas les huma-
nités pour négligeables, sinon pis encore, pour
mortes et enterrées. Or, l'on ne saurait opposer
un raisonnement plus séduisant que celui-ci:
"Nous n'avons que faire d'une foule de cerveaux
en lesquels les mots latins n'auront laissé qu'une
faible écho, dépourvu de la moindre signification.
Cette plèbe intellectuelle aura perdu son temps
voilà tout. Mieux nous plaît une élite d'esprits
bico doués, et poussés par une inclination natu-
relle vers les Muses antiques: là, du moins, les
maîtres feront germer le bon grain, qu'ailleurs
ils jettent au vent."

Bien sûr!... et c'est la raison même que de
parler ainsi, si l'on ne songe précisément qu'à
la raison. Mais nous croyons qu'il faut penser

beaucoup plus brutalement, dès qu'il s'agit d'un
pays entier, et non plus de chaque cerveau parti-
culière. Il y a, semble-t-il, avantage à ce que
la France ne perde point la culture dont elle s'est
bien trouvée jusqu'ici; à cet effet, les humanités
ont servi grandement, tant jadis que naguère, et
toute autre méthode peu paraître hasardeuse;
or, si une élite demeure seule à cultiver les hu-
manités, si bientôt presque toute la classe bour-
geoise ne sait même plus ce qu'on entend par ce
terme désuet et oublié, autant dire que les lettres
antiques auront vécu.

De pauvres garçons languissent tristement
et vainement, pendant des années, sur les vers
de Virgile? D'accord, mais tandis qu'ils languis-
sent de la sorte, ils entendent confusément le
professeur leur parler avec déférence d'un grand
poète ancien nommé Virgile; et cette espèce d'in-
cantation du maître les domine à la longue. Ils
écoutent tant bien que mal. Ils se lassent enva-
hir vaguement par une façon de piété littéraire —
qui un jour peut-être, alors qu'ils seront électeurs
les retiendra un peu au moment de commettre
quelque vandalisme irréparable, quelque attentat
contre une chose très noble ou très délicate. Au-
tant de gagné pour la civilisation. Autant de ga-
gné pour la France. Et c'est cela qui est capital!

Il serait préférable qu'ils apprennent prati-
quement ceci ou cela? Naturellement. Mais vous
savez bien que ces garçons-là n'apprennent jamais
grand chose.

Les connaissances dont ils auront vraiment be-
soin par la suite, ils s'en muniront bien vite.
Croiriez-vous, par hasard, aux connaissances
"pratiques" acquises au collège?

Marcel Bouleuget (Le Figaro)

LA VIE SPORTIVE

QUE LA LUMIERE SE FASSE!

M. le directeur:

Rien n'est plus curieux que la comparaison des comptes-rendus sur le match Deschamps-Fleming. La presse de langue anglaise soutient que Fleming a remporté loyalement la victoire tandis que la presse de langue française affirme que Deschamps est tombé parce qu'il fut frappé au-dessus de la ceinture.

Le docteur F. de Martigny qui soigne Deschamps à l'Hôpital Français de la rue St-Denis dit que les traces du "foul" sont évidentes.

Nous sommes naturellement enclins à dire comme lui.

Le public doit connaître toute la vérité sur cet incident disgracieux. L'avenir du sport en général et de la boxe en particulier en jeu.

Les gens ont été trompés tant de fois que la création d'une commission sportive a été jugée nécessaire.

C'est le temps, pour cette commission, de démontrer son utilité. Il faut que la lumière se fasse!

UN LECTEUR

L'ESCRIME, AUTREFOIS SIMPLE GOUT DES BELLES ARMES, EST DEVENUE AUJOUR'DHUI UN SPORT PRECIS ET VIGOREUX.

Le premier assaut d'escrime en public ne date pas d'hier. Il eut lieu en 1567, dans la cour du Louvre entre Charles IX et son maître italien Pompée. Il fut suivi d'un autre assaut entre Henry de Saint-Didier et le duc de Guise.

C'était un fait rare, car à cette époque, le duel était un passe-temps plus émouvant qu'un vulgaire assaut sans résultat. Il est de ces duels qui sont passés dans l'histoire comme des légendes.

Au XVIIe siècle, deux hommes de paille, champions, l'un du roi, l'autre d'une dame fort bien en cour, vident leur querelle en champ clos. Le coup de Jarnac est créé, car le sire de Jarnac ayant à combattre la Châtaignerie, l'une des quatre meilleures lames de France, apprend d'un spadassin italien le fameux coup de revers qui, le lendemain, tranche le jarret de l'adversaire. La Châtaignerie, humilié ne voulut pas survivre à cet affront; il arracha l'appareil de pansement et mourut dans la nuit.

Vers la fin du XVIIe siècle, la Maupin, chanteuse à l'Opéra, était une duelliste farouche. Dans un bal, au Palais Royal, elle se met, à titre de divertissement, à compromettre gravement une femme. Le mari, le frère et l'ami demandent immédiatement raison. La Maupin descend dans les jardins, les tue tous les trois l'un après l'autre, retourne au bal et continue la conversation galante!... Elle avait trouvé le coup d'allonge.

Vers la même époque, la chevalière d'Eon, "officier d'un régiment de dragons dont il aurait pu être la cantinière", fit, avec le chevalier de Saint-Georges, un assaut célèbre qui dura une heure et au cours duquel aucun adversaire ne parvint à se toucher. La chevalière d'Eon fit usage pour la première fois d'une lame d'épée à forme triangulaire et à garde diminuée.

Ces duels historiques ne peuvent faire oublier le premier assaut du siècle dernier. Il eut lieu, en 1816 entre le comte de Bondy, le plus fin tireur de l'époque, et le célèbre professeur Lafaugère, de Lyon.

Passons rapidement sur les deux tiers du siècle dernier. A ce moment-là, les salles étaient principalement fréquentées par des militaires, par des hommes politiques et par des écrivains qui pouvaient, à tout instant, être contraints de tirer l'épée pour des affaires d'honneur, pour soutenir une cause ou un principe ou bien pour se mettre en vedette. Les duels entre maîtres d'armes étaient rares. On cite principalement celui de San Malato contre Pini pour une raison mal définie. A la cinquième reprise d'un combat qui dura une heure et demie, San Malato fut touché au-dessus du poignet assez profondément.

C'est alors que, vers 1890, on commence à parler d'escrime sportive. Des révolutionnaires émettent la prétention de faire juger les assauts, de faire compter les coups de bouton et de faire proclamer publiquement un vainqueur! Quelle révolution!

Le mot "match" n'est pas encore prononcé; on dit "duel blanc". Il est assez curieux, à trente années de distance, de réveiller certaines opinions d'excellents apôtres qui firent tant pour la diffusion de l'escrime, mais qui purent se tromper, car l'homme n'est pas infallible.

Répondant à une requête, M. Hébrard de Villeueuve écrivait:

"Vous me demandez ce que pense du duel blanc, assaut public comportant quatre témoins ou juges de camp, chargés de compter les coups de bouton et de dresser procès-verbal. Ma réponse sera nette et catégorique. Je suis absolument opposé à cette innovation. Que viennent faire les quatre témoins enregistrant les coups de bouton? Leur intervention est inutile, inefficace et dangereuse.

"Inutile, car la première règle de l'assaut est la loyauté, chaque tireur devant accuser lui-même à haute voix les coups de bouton qu'il reçoit. Si, d'aventure, l'un des adversaires méconnaissait cette prescription, ce serait le droit et le devoir du président d'assaut de le lui rappeler.

"Inefficace. Croyez-vous qu'il sera bien intéressant, dans cent ans, de savoir que X... a touché Z... six fois contre trois? Ne sera-t-il pas plus intéressant de savoir quelle a été l'attitude des adversaires, comment les coups ont été portés et parés, quelle a été la vitesse relative des coups?"

"Dangereuse, car cette intervention de témoins est de nature à surexciter l'amour-propre des tireurs."

Le règlement du duel blanc ne fut pas adopté et ce fut fâcheux pour les raisons que nous donnerons un peu plus loin. Toutefois, l'année suivante — 1892 — le premier championnat inter-scolaire eut lieu suivant une admirable formule sportive, formule qu'on n'a jamais revue. Qui en fut l'initiateur? Un homme de sport sûrement. Ce championnat eut lieu par éliminatoires, quarts de finale, demi-finale et finale, comme un vul-

gaire championnat de football. En demi-finale, J. J. Renaud battit E. Cheveigné et Jacques Bétoland battit Verne. En finale, il y eut, toutefois, un léger accrocs au règlement. Les matches avaient lieu en trois coups de bouton, au fleuret, naturellement. Comme les juges n'étaient pas très d'accord, on eut recours à un touché supplémentaire que Jacques Bétoland, déclaré champion, prit sur son adversaire.

Mais le sport n'était pas encore entré dans le cénacle de l'escrime et l'on abandonna la formule nouvelle du championnat.

L'année précédente, en 1891, avait eu lieu le fameux assaut Pini-Mérignac...

Si le duel blanc avait existé, on aurait, à présent, une idée exacte de ce que fut cette rencontre historique, la plus grande et la plus belle du siècle passé.

C'est en avril 1891 que l'assaut entre les deux champions italien et français eut lieu. Pini, professeur à Livourne, allait sur sa trente-deuxième année. Il venait de battre Camille Prévost et Louis Mérignac, quoique âgé de quarante-cinq ans, voulut venger l'honneur national.

Suivant un chroniqueur de l'époque, la première partie de l'assaut, qui dura quarante minutes, n'avait donné aucun avantage ni à Pini, ni à Mérignac. Le maître français s'était tenu sur la défensive, parce qu'il se méfiait des temps d'arrêt que Pini exécutait, du reste, merveilleusement. Dans la seconde partie, Mérignac mena le combat; il attaqua à fond comme le voulait la méthode française et il tira d'une façon supérieure. Il prit un splendide coup droit, un admirable dégagement dessus — n'oublions pas que l'assaut avait lieu au fleuret — et un autre coup droit précédé d'un battement en quarte et une contre-riposte par un coup dessous.

Pini, de son côté, prit un très beau temps d'arrêt par dérobement de fer et une contre-riposte dessous. La "dernière" belle — la belle des belles — demandée par le président, fut prise par Mérignac par une splendide remise d'une vitesse foudroyante.

On écrivit encore: "Mérignac a donné la preuve la plus éclatante de sa supériorité incontestable sur tous les tireurs de l'époque actuelle."

On écrivit, enfin — hélas! "Quand Mérignac tire en public, la préoccupation du coup de bouton lui fait négliger parfois la tenue que doit avoir un maître d'armes."

"Un maître, surtout quand il s'appelle Mérignac, doit préférer recevoir un coup de bouton, plutôt que de se coucher ou de faire dévier l'épaulée droite, afin de faire passer le coup!" Ah! c'est vraiment d'une autre époque celle de la bataille de Fontenoy et du: "Messieurs les Anglais, tirez les premiers!" La poire est tombée...

Le poète de l'escrime célébra en quelques vers défiant la syntaxe le mérite de Mérignac: Le maître de l'épée: on dit quand il prend, Quand sa nerveuse main, forte et pleine de grâce, La fait vibrer dans l'air: c'est Mérignac qui passe! Il n'avait pas distingué, le poète, que Mérignac se servait d'un fleuret et non pas d'une épée. Ah! grand maître, quelle infamie!...

La carrière sportive de Mérignac n'était pas pour cela terminée. Camille Prévost, ce Français né à Londres, espéra un moment pouvoir, en battant le champion français, défier à nouveau Pini. L'assaut — on pourrait dire le duel — fut excessivement intéressant. Froid et méthodique, Camille Prévost se tint sans cesse sur la défensive et ne donna que sur une feinte de l'adversaire. Mérignac, méridional fougueux par nature, chargea son opposant avec un brio incomparable. A part deux ou trois corps à corps, cet assaut ne comporta que des coups simples. Plusieurs fois Prévost toucha sur la préparation de son adversaire, mais il resta incontestable que Mérignac était "le premier champion du monde".

Mérignac ayant pris sa retraite, eut comme successeur, comme champion français, l'étourdissant Kirchoffer, mort des suites d'une atroce maladie.

Kirchoffer était l'élève de Vigeant. Ouvrons ici une petite parenthèse pour donner une relation de ce que fut un duel de maîtres d'armes des temps modernes.

Vigeant et Rue avaient eu une histoire. Aucun d'eux n'avait voulu céder sur une question de principe et tous deux voulurent se battre. Il y eut foule pour assister à ce match mémorable, qui remonte à 1893.

"On se serait cru dans la salle des fêtes du Grand Hôtel, écrivit un reporter de l'époque. Il semble que, par une convention tacite, Rue et Vigeant voulaient faire "académique", dédaignant sciemment "les ficelles" ordinaires du jeu d'épée, bonnes pour les vulgaires amateurs que nous sommes (A vous, Gaudin et Massard!)

"Attaques, parades, ripostes, contre-ripestes, reprises d'attaques, tou ts'enchaînait avec une finesse, une élégance, une précision qui donnaient l'illusion complète d'un superbe assaut à coups de bouton indéterminés. On aurait presque applaudi, tant c'était beau.

Après une minute de repos, le combat recommença. Alors apparut nettement la tactique de Rue, il voulait un beau coup, un de ces coups droits, un de ces dégagés dont il possède le secret. Mais, brusquement, le rêve s'évanouit, le sang perla au front de Vigeant...

"Ils firent tout ce qu'ils purent pour rendre le duel sérieux. Ils ne réussirent pas, conclut le chroniqueur. Nous nous en félicitons car il y a un meilleur emploi à faire de son sang et de sa vie." C'était bien avant 1914!

Mais revenons à la nouvelle lutte entre l'escrime italienne et l'escrime française, lutte presque éternelle, puisque le monde est actuellement partagé en deux clans: l'un professe la méthode italienne, l'autre, la française.

La retraite de Mérignac, avons-nous dit, avait laissé Pini champion de l'escrime. Aucun professeur ou maître français n'était de taille à s'attaquer au fougueux Livournais qui allait sur sa trente-huitième année.

Le jeune maître Kirchoffer parvint à décider Pini à un assaut. Celui-ci eut lieu en 1897.

"Kirchoffer laissa de côté les façons élégantes un peu maniérées de notre escrime française, dit-on alors, et marcha franc jeu bon argent, se tenant à distance de façon à pouvoir user de tous les avantages du développement complet tout en arrêtant de pied ferme et sans reculer les attaques furibondes du maître italien. Le jeune maître français remporta une belle victoire. Il a été au-dessus de ce qu'on était en droit d'espérer et son assaut le classa au premier rang."

Un autre rapporta: "Dans la première partie, Kirchoffer a nettement dominé le maître italien. Celui-ci a repris un peu le dessus dans la deuxième partie, mais de bien peu, toutefois. La belle a été remportée par

Kirchoffer avec une riposte merveilleuse dans la sign basse."

C'est après cette rencontre sensationnelle que les invités eurent la surprise du phonographe Edison et du cinématographe Lumière dont les scènes étaient d'une surprenante clarté et d'une parfaite exécution."

Comme tout cela est loin!

Ce n'était pas pour Pini une victoire assez décisive. Mais il fallait cinq ans pour faire admettre un règlement sportif. Pendant cinq années, on batailla et, finalement, il fut convenu que le match Pini-Kirchoffer aurait lieu en deux manches et une belle, si nécessaire, absolument comme pour une rencontre Sères-Linart. Le gagnant de chaque manche était celui des concurrents ayant le premier touché dix fois son adversaire.

Le choix du jury donna lieu à des incidents, multiples, également celui des salles, également encore celui de la date.

La première manche, Pini la gagna par 10 touches contre 8, après un retour foudroyant de Kirchoffer, ému au début.

La seconde manche dégénéra en vaudeville. Le match avait lieu aux Sociétés savantes. Pini n'en voulait pas. Alors, au cours de la rencontre, il se plaignit du jury, du public, de tout et de rien, abandonna deux fois la planche, se déshabilla la seconde fois, enlevant veste et culotte, se rhabilla après qu'on l'eût persuadé que l'heureur devait faire place à l'honneur et revint tirer. Mais, nerveux, mal en train, il se laissa battre.

La troisième manche vit le triomphe du maître italien par 10 touches contre 6. C'était net et il n'y avait qu'à s'incliner.

"Il résulte de ce règlement, écrivit-on après la rencontre que, sans s'en douter, les amateurs du fleuret viennent de donner raison aux amateurs d'épée et l'assaut d'hier prouve tout le bien fondé de la révolution accomplie en escrime depuis dix ans et dont Daniel Cloutier a été l'un des premiers rôles."

A partir de 1902, en effet, les règlements sont devenus plus sportifs et même, depuis peu de temps, les assauts fastidieux d'autrefois ont évolué en matches où il y a un vainqueur et un tireur qui ne l'est pas.

Les amateurs de "belles armes", de moins en moins nombreux, regretteront peut-être l'époque passée. Mais l'esprit sportif, cet esprit qui veut que, pour gagner, il ne faille pas être battu, a fini par faire évoluer l'escrime en quelques mois. L'impulsion est due principalement à René Lacroix, à Armand Massard et enfin à Lucien Gaudin, le même qui, beau et bon sportsman, a accepté de rencontrer l'italien Aldo Nadi en un match qui restera célèbre dans les annales de l'escrime comme l'aurore été les assauts d'autrefois, car le titre de champion du monde est en jeu.

Lucien Gaudin, classé champion hors classe fleuret et épée par ses pairs, et — si l'on peut dire — l'élève de Lucien, fils du grand Mérignac. Quel bel hommage rendu indirectement à la mémoire du père!

ROBERT GUERIN.

LA LUTTE PEUT ET DOIT ETRE UN SPORT SINCERE

La Fédération française de Lutte fait les plus grands efforts pour faire renaître l'intérêt dans ce beau sport qui, disputé par des champions amateurs, est tout autre que celui qui fut présenté aux habitués des musics-halls.

A l'opposé de beaucoup d'autres sports, de date relativement récente, la lutte remonte à la plus haute antiquité. Ce beau sport si naturel, cette empoignée farouche qui peut cependant rester toujours courtoise, a des lettres de noblesse qu'elle a conquises sur les champs d'Olympie. En effet, si la lutte à main plate, bien improprement appelée gréco-romaine, était inconnue des Grecs et des Romains, par contre la lutte libre était assiduellement pratiquée par ces deux peuples. Les Grecs surtout, le peuple incomparable, celui à qui il faut toujours revenir lorsqu'on parle d'entraînement physique et celui dont le souvenir hante l'imagination de tous les culturistes dignes de ce nom, les Grecs, dis-je, avaient fait de la lutte un des principaux exercices de leurs gymnases et de leurs stades. L'écho lointain des siècles éva-

nous apporte encore à nos oreilles les noms mille fois acclamés de Milon, de Crotona, de Polydamus ou de Coroëbos.

Durant de nombreux siècles, les sports pratiqués furent les sports de la guerre ou préparatoires à la guerre: escrime, tournoi, etc. Cependant, il est une partie de la France où l'amour, de la lutte s'est transmis comme une tradition, c'est la Bretagne, et à plusieurs reprises dans l'histoire, par exemple sous François Ier, il est question de lutteurs bretons qui ont charmé toute l'acour par leurs passes savantes et rapides.

La lutte, telle qu'elle est pratiquée maintenant en France, est de date relativement récente. Elle connut, il y a une vingtaine d'années, une vogue extraordinaire, tout au moins en tant que spectacle, et l'on se rappelle fort bien des noms de Paul Pons, Laurent le Beaucairois, Aimable de la Calmette, Sabès, et tutti quanti... Mais il se produisit cette chose, que les managers et organisateurs de l'époque, en voulant la forcer à pondre, trahirent la poule aux oeufs d'or. Le chiqué, l'effroyable chiqué, donna à la lutte le coup de poignard mortel; et il sévit avec une telle intensité sur toutes les scènes, dans tous les concours, qu'il finit par donner des nausées même au public le moins averti.

La tâche à laquelle s'est attelée la Fédération française de Lutte est donc une tâche louable par excellence, car c'est la rénovation de ce beau sport si injustement tombé dans l'oubli. Les résultats déjà obtenus sont fort encourageants pour l'avenir, et il existe maintenant en France toute une pléiade de jeunes lutteurs, admirables athlètes, sincères, courageux et qui tirent la bourre avec une conscience et une énergie qu'ignorent hélas, les professionnels. Les noms de ces jeunes sont malheureusement et injustement inconnus du grand public, et il serait bon que l'immense somme d'efforts que représente la science de la lutte, ait pour récompense, non pas le professionnalisme, mais l'humble couronne de lauriers qu'aux acclamations d'une foule en délire, les juges portaient sur le front de l'athlète vainqueur.

La Fédération française de Lutte désire que les noms des meilleurs lutteurs de notre pays soient connus, non seulement en France, mais encore à l'étranger, et a résolu d'en envoyer un certain nombre disputer les Championnats du monde à Helsingfors. Nos lutteurs auront certainement fort à faire car ils rencontreront chez eux, les lutteurs finlandais qui prouvent leur grande classe aux rencontres olympiques de Stockholm et d'Anvers. Les matches de sélection sont disputés au gymnase Falconnier, rue Vandamme, et les noms des heureux gagnants sont les suivants:

Joudiou et Bullidon, pour les poids légers; Camille Prunier et Domas, pour les poids moyens;

Marcel Prunier et Lesieur, pour les poids mi-lourds;

Hanauer, pour les poids lourds. Certes, il ne faut pas espérer, dès maintenant, remporter de grands succès; nos hommes, nettement dominés à Anvers, ne sont pas encore de la classe des Suédois, des Finlandais et des Américains, mais il est certain qu'ils sont en progrès depuis l'an dernier. Ce sera en tous les cas un encouragement.

Nul doute donc que les athlètes français ne soutiennent avec vigueur le bon renom de notre pays, et, sans oser faire le beau rêve que le champion du monde soit de chez nous, il n'est pas trop prétentieux d'espérer que les ultimes rencontres ne se disputent pas sans que le coq Gaulois n'y ait ses représentants.

XAVIER DEJEAN,

Membre de la Fédération française de Lutte.

CAUSERIES SUR L'HYGIENE

Par le Dr H. Palardy

Un vol. in-16 de 352 pages, reliure pleine toile, \$1.50, avec supplément spécial sur l'hygiène sexuelle, réservé aux adultes, \$0.25. Chez tous les libraires et chez l'auteur.

Il existait des manuels d'hygiène publiés en France. Il en circule chez nous de très nombreux parus aux Etats-Unis, en Angleterre et ailleurs. Nous n'avions pas encore d'ouvrage de ce genre écrit en français, chez nous et pour nous.

Les "Causeries" du Dr Hector Palardy viennent combler cette lacune et de façon à rendre

accessibles à tout le monde les notions d'hygiène qu'il est nécessaire de posséder. Ce n'est ni un livre de médecine indiquant la façon de reconnaître et de soigner les maladies, ni un cours aride et abstrait. C'est un exposé clair, vivant, intéressant, des conditions requises pour que l'organisme soit et demeure sain, c'est-à-dire entouré des circonstances favorables à la santé et libéré de ce qui peut la détruire ou l'altérer. Il est écrit de façon à pouvoir être lu en particulier ou employé dans l'enseignement.

L'ouvrage proprement dit comporte trente-trois causeries, un supplément de trois causeries traitant de questions spéciales qui ne conviennent pas à des lectures en auditoires trop jeunes.

Et pourquoi il a été édité à part et ne sera fourni que sur demande spéciale dûment justifiée.

Le volume, à peine paru, s'enlève déjà très rapidement. C'est un gros et d'ailleurs légitime succès en perspective. (Com.)

?

(Suite de la 1ère page)

touchant, M. Hervé Roch fut mâle, et M. C. Martineau présente les orateurs avec infiniment de tact et d'esprit. Les sots s'étonneront de ce langage. N'aurait pas de parti pris, rendre justice à qui de droit, voilà ce que certaines personnes d'un christianisme de surface, ne comprendront, heureusement jamais! L.A.C.J.C. peut faire beaucoup de bien. Une dizaine de ces jeunes patriotes à Québec, une vingtaine à Ottawa, dans les parlements, voilà ce qu'il nous faudrait. Dollard est aussi un exemple physique. ***

LE SENAT SE REVEILLE. — Le printemps influe énormément sur le type du sénateur. C'est notoire. L'Hon. Barnard a dit dernièrement que le gouverneur en conseil, sur recommandation du Ministre de la Justice, devrait réduire le salaire des juges qui ne siègent pas à un dollar par année, ce qui est fort peu au prix où sont les légumes. Cette harangue fut comme le panache belliqueux qui couronna de très vagues déclarations de notre bon sire Lomer (qui n'a jamais mis ses culottes à l'envers) touchant les lenteurs des tribunaux, les réformes dans la magistrature et autres incécies fariboles. Ne voulant pas être en reste, l'hon. Foster affirma qu'il fallait séparer la politique de la magistrature. (Oh! non! M. Foster, tout! mais pas cela! Ce serait détruire en vingt-quatre heures notre jurisprudence sur le "libelle"). M. Belcourt, pour sa part, soutient, sans nommer personne, que les juges qui siègent dans les commissions sont devenus un scandale public. Tel fut le renouveau chez les sénateurs. A quelque temps de là, notre bon sire Lomer déclara que tout allait pour le mieux dans la magistrature. Sacré printemps!

LE CANICHE.

Le pamphlet de

VALDOMBRE:

LES VIVANTS ET LES AUTRES est en vente chez tous les bons libraires.

ATTENTION!

VIENT DE PARAÎTRE

MON ENCRIER

PAR

JULES FOURNIER

RECUEIL POSTHUME D'ETUDE ET D'ARTICLES CHOISIS DONT DEUX INEDITS.

PREFACE DE M. OLIVAR ASSELIN

VOL. I

Lettre ouverte au prince de Galles. — Adieux à nos vieux bureaux. — Mon encrier. — Une histoire du Ton-Kin — Je les poursuis. — Chez M. L. O. David. — La comète. — Franc-maçon! — Notre députation. — Le "Gouverneur". — Paix à Dollard! — La faillite (?) du nationalisme. — Etc.

VOL. II

De la littérature canadienne. — Sur nos origines littéraires, de l'abbé Camille Roy. — La chaire de littérature de Laval et les Canadiens. — Les Impressions de voyage et le Centurion de M. Routhier. — Journal d'un "découvreur". — Sur la Langue française au Canada, de M. Louvigny de Montigny. — Etc.

Sur réception de \$2.10, le MATIN vous enverra ces deux volumes par la poste.